Document generated on 06/05/2025 1:11 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

Les mots pour se dire
Festival de Trois 2004

Christian Saint-Pierre

Number 113 (4), 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24948ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Saint-Pierre, C. (2004). Review of [Les mots pour se dire : Festival de Trois 2004]. *Jeu*, (113), 37–40.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Les mots pour se dire

Festival de Trois 2004

Fondé en 1989 par Anne-Marie Alonzo et feu Héliane R. Alonzo, le Festival de Trois est considéré par plusieurs comme le pionnier des festivals de littérature en été. De rencontres amicales entre écrivains qu'elles étaient au départ, les lectures publiques ont rapidement pris de l'ampleur et bénéficié de la participation de nombreux comédiens, musiciens et metteurs en scène. En 1996, après deux ans d'absence, l'équipe du Festival adopte un virage important. En plus de nommer une directrice artistique, Béatrice Picard, l'événement se dote d'une meilleure structure, d'une formule d'abonnement et d'un lieu de représentation fixe. Ainsi, tous les lundis du mois d'août depuis 1996, la Maison des Arts de Laval accueille, dans sa salle de 350 sièges, un cycle de lectures publiques de textes québécois et étrangers.

Correspondance, collage de lettres de Cocteau conçu et mis en lecture par Stéphane St-Jean et présenté au Festival de Trois 2004. Sur la photo : Claude Poissant et Christiane Pasquier. Photo : Marlène Gélineau Payette.

En 2004, encore fidèle à ses objectifs premiers – mise en valeur des écrits d'auteurs réputés, fusion de plusieurs disciplines et collaboration de nombreux artistes –, le Festival jouit d'une notoriété certaine. Après le comédien Marcel Pomerlo, qui avait assuré la direction artistique de l'édition 2003, Anne-Marie Alonzo, directrice générale, a confié le mandat à la metteure en scène Alice Ronfard. Riche et contrastée, la programmation de cette 14e édition a réuni cinq écrivains de grande envergure – trois Français, un Turc et un Québécois – dont les œuvres s'avèrent éclectiques et les destins, profondément liés à la marche du XXe siècle.

Cocteau

Intitulée *Correspondance*, la soirée d'ouverture était consacrée à la prose épistolaire de Jean Cocteau (1889-1963). En octobre 2003, Stéphane St-Jean et le Théâtre de la Névrose

Les Mots pour dire Marie, mise en lecture de textes de Marie Cardinal par Sophie Faucher, présentée au Festival de Trois 2004. Sur la photo : Sophie Clément. Photo : Marlène Gélineau Payette.

mettaient sur pied Envisager Cocteau, un événement soulignant le 40e anniversaire de la mort de l'écrivain. Après avoir adapté et mis en scène *la Voix humaine* entre les murs du Théâtre la Chapelle, St-Jean assure la direction d'un collage qu'il a lui-même effectué à partir des très nombreuses lettres que l'artiste écrivit à sa mère et à l'acteur Jean Marais. Sur une scène presque nue, chacun des trois comédiens occupe un espace indépendant. Assis à un bureau, piétinant un sol jonché de pierres, Claude Poissant campe un Cocteau pour le moins lymphatique. À ses côtés, Christiane Pasquier défend le personnage de la mère de manière attendrissante, quoique monocorde. En retrait, Karine Saint-Arnaud s'en tire fort bien en ponctuant la soirée de pertinents extraits issus de l'œuvre polymorphe du mythique écrivain. Malgré qu'il permette de goûter à la finesse avec laquelle Cocteau observait son comportement et celui de ses contemporains, le choix de textes donne une vision bancale de la relation que l'homme entretenait avec sa mère et son « bel ange », Marais. Doublées d'une lecture souvent laborieuse, les nombreuses redites du montage finissent par lasser. En guise d'hommage, on a vu plus concluant.

Cardinal

Paraphrasant le titre du plus connu des quatorze romans de Marie Cardinal (1929-2001), la soirée consacrée à l'écrivaine française d'origine algérienne s'intitulait *les Mots pour dire Marie*. La comédienne Sophie Faucher signait la mise en lecture d'un très judicieux choix de textes, élaboré avec Marie Sterlin. Dans une œuvre romanesque à saveur hautement autobiographique, Cardinal a posé un regard décapant,

aussi cru que lumineux, sur l'ensemble de la condition féminine. En donnant la parole à une même femme, à trois époques charnières de son existence, cette lecture rendait justice à tous les combats d'une intellectuelle au parcours exceptionnel : professeure de philosophie, journaliste, traductrice, essayiste, romancière et féministe. Sur une scène où décor et musiciens évoquent l'Algérie, trois actrices incarnent la femme à différents âges. Alors que Marie Brassard communique sa sensibilité si personnelle aux superbes passages relatant l'enfance algérienne, Sophie Faucher se glisse tout naturellement dans la peau de la revendicatrice et sensuelle adulte et Sophie Clément prend à sa charge avec conviction les constats de la maturité. Brillamment préparée, cette lecture se démarque de toutes les autres par l'achèvement dont l'interprétation fait preuve et l'équilibre que la structure dramatique présente. Si le plus bel hommage qu'on puisse rendre à un écrivain de cette trempe consiste à donner au plus de gens possible le goût de lire (ou relire) son œuvre, le pari est tout à fait relevé.

Hikmet

Condamné à 35 ans de prison pour avoir prôné le progrès et la justice, le poète turc Nazim Hikmet (1902-1963) introduira toute sa vie d'exil dans ses recueils. Christian Vézina, responsable de fructueuses rencontres entre la poésie et le théâtre, fit découvrir l'œuvre d'Hikmet à Alice Ronfard, qui accepta de mettre son collage en lecture. Intitulé *Moscou, 3 juin 1963*, ce choix de poèmes offre une vision plutôt rébarbative de la plume autobiographique du poète. Dans un environnement scénique au centre duquel se trouve un grand tapis persan, Vézina campe lui-même Hikmet. À l'autre bout de la scène, dans la peau de divers personnages fantomatiques, Francis La Haye, Jacinthe Laguë et Jacques Lavallée interpellent l'écrivain. Alors que le préambule installe le parcours unique de l'auteur, la suite s'élance dans des aventures alambiquées qui présentent un fil narratif de plus en plus mince. Pourtant, la langue du poète reste indéniablement belle. Porteurs d'une musicalité innée, les vers glissent tout naturellement dans la bouche des acteurs. Malgré cela, les différents protagonistes nous échappent, aucun d'eux ne semble véritablement digne d'intérêt, et ce, même lorsqu'ils déploient pirouettes et clowneries pour nous divertir. Si elle s'avère parfois confuse ou exagérément symboliste, cette lecture possède le mérite d'escorter les métaphores avec imagination, de refléter pleinement la luxuriance de cette langue et le foisonnement de ces péripéties, tout de même un peu trop nombreuses.

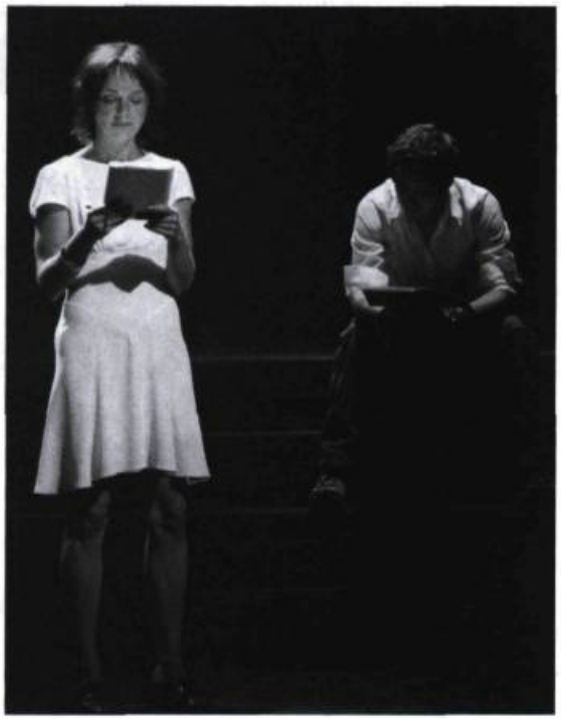
Sarraute

Avec *Nathalie Sarraute ou Tous les états du dire*, Denis Lavalou orchestre son propre collage des écrits d'une figure incontournable des lettres françaises. Sur une scène aux allures de café branché, Christian Bégin, Françoise Faucher, Marie-Josée Gauthier, Marie-Louise Leblanc et Lavalou lui-même défendent la mécanique linguistique de Sarraute avec beaucoup de savoir-faire. À la hauteur des raisonnements athlétiques de l'écrivaine à propos des stratagèmes de la langue française et des comportements des humains entre eux, les membres de la distribution font preuve d'une aisance certaine. Répondant aux exigences d'ordre rythmique, ils naviguent tout naturellement dans l'univers exigeant de celle qui consacra une grande partie de son œuvre à analyser ce qu'elle appelait les tropismes, ces mouvements instinctifs des individus les uns vers les autres. Nous savions que les observations de l'auteure d'origine russe témoignaient d'une rare lucidité, mais la lecture nous fait entendre un humour et une

dérision que nous connaissions moins bien. Donnant toute la place à une parole vive et dynamique, aux résonances et aux fracas de la langue, Denis Lavalou a théâtralisé avec doigté une écriture que plusieurs considèrent à tort comme exclusivement littéraire.

Gauvreau

Consacrée à l'un des plus imposants monuments des lettres québécoises, la dernière soirée du Festival s'intitulait *Gauvreau : Fragments libres*. Dominique Leduc, lectrice passionnée de cette œuvre vaste et héroïquement affranchie, signait la mise en lecture de son propre collage. En voie de devenir des habitués de l'univers de Claude Gauvreau (1925-1971), Marc Béland et Marie-France Marcotte (tous deux dirigés par Lorraine Pintal au TNM, respectivement dans *l'Asile de la pureté* et *Les oranges sont vertes*) étaient de la distribution avec Éric Bernier, Markita Boies et Maxime Gaudette. Changeant d'apparence au gré des éclairages, rappelant les talents plastiques de l'artiste, une grande surface métallique étincelante recouvre le fond de la scène. À cour, des estrades évoquent les marches d'un temple grec. Dans cet environnement dépouillé, les acteurs se prêtent à une suite de tableaux, certains monologués, la plupart collectifs. Parcourant avec bonheur les différents registres et genres littéraires exploités par ce signataire de *Refus global*, la lecture prend malgré tout son véritable envol dans les passages empruntés aux textes dramatiques de l'auteur, notamment *la Charge de l'orignal épormyable*. Appel à la révolte et au soulèvement, l'œuvre de Gauvreau a encore aujourd'hui de puissantes résonances, et cette lecture nous le remémore.



Gauvreau : Fragments libres, collage conçu et mis en lecture par Dominique Leduc à l'occasion du Festival de Trois 2004. Sur la photo : Marie-France Marcotte et Maxime Gaudette. Photo : Marlène Gélineau Payette.

Le bilan de cette 14e édition du Festival de Trois est des plus positifs. D'authentiques prises de parole ont été entendues sur la place publique et des virus littéraires ont assurément été inoculés chez plusieurs. Lors de la soirée de clôture, Jean Marchand, président d'honneur de l'événement, résuma clairement le rôle essentiel tenu par le Festival en déclarant qu'il était primordial de dire les mots à haute voix pour qu'ils puissent être porteurs de changements et de réflexions. Souhaitons que ce festival conserve son statut et son public, prouvant par le fait même la viabilité d'une manifestation culturelle récurrente et unique hors des grands centres urbains. **j**